

1. Lettre à Amphiloché, métropolite de Cyzique

Nombre de difficultés exigent des explications préliminaires et demeurent insolubles si elles sont abordées sans préparation. De même, la question de votre perspicacité, selon l'avis de certains, requiert une telle démarche. Il est donc nécessaire d'énoncer et de prendre en considération, en premier lieu, ce qui suit : ce qui paraît contradictoire ne l'est pas nécessairement en réalité. En effet, bien des choses semblent souvent contradictoires, mais ne le sont pas. Car la contradiction, qu'elle soit verbale ou philosophique, ne surgit pas simplement ou par hasard, mais résulte d'une confluence de circonstances. Cela n'est pas difficile à constater : non seulement parmi ceux qui se sont consacrés à la philosophie antique ou aux études rhétoriques, de nombreuses divergences, autrefois considérées comme insurmontables, se sont révélées, après un examen attentif, indemnes de toute incohérence⁶, mais même dans le langage courant, bien des choses semblent contradictoires à l'oreille, alors qu'à y regarder de plus près, la contradiction se mue en accord. Par conséquent, si quelqu'un, faisant preuve d'un jugement impartial, distingue la divergence apparente dans le langage quotidien de la véritable contradiction, et si, parmi les philosophes et les rhéteurs, il sépare les contradictions [réelles] des contradictions apparentes, mais qu'à l'égard de notre amour sacré de la sagesse, il n'observe pas la même règle et transforme un désaccord superficiel en une querelle verbale irréconciliable, il se déclare, sans qu'aucun accusateur ne le lui reproche, calomniateur et mauvais juge. Ainsi, pour eux (je commencerai par une coutume répandue), le meurtre est à la fois une défense de l'État et un acte vil, et le commerce à la fois un ornement pour la cité et, non moins, une profanation. Comment ces deux choses ne seraient-elles pas opposées ? Il est interdit de tuer un bienfaiteur ou un citoyen bien disposé envers l'État, même innocent, tandis qu'il est juste de mettre à mort un ennemi, un traître, et généralement un scélérat. Si quelqu'un est pris en flagrant délit de briser un mariage, la victime a le droit de le punir elle-même; et s'il est pris en flagrant délit, il peut saisir un autre juge. De même, une personne de condition modeste enrichit la cité par des entreprises commerciales, mais si ceux qui sont nommés commandants militaires ou chefs du peuple s'abaissent à de tels actes, ils insultent la dignité de l'État. Les exemples de ceux qui veulent conclure ainsi sont innombrables. Voyez-vous combien de choses semblent s'opposer, mais qui, à y regarder de plus près, convergent ? C'est ainsi que nous devons considérer nos saintes Écritures, le verset auquel votre question fait également référence et qui, de toute évidence, constitue le fondement de toute cette introduction. Moïse, le législateur, ou plutôt, par son intermédiaire, le Créateur et Législateur commun, a dit : «Tu ne tueras point», et encore : «Mettez chacun votre épée sur vos cuisses, et parcourez le camp d'une porte à l'autre, puis revenez sur vos pas. Tuez chacun votre frère, chacun son ami, chacun son voisin.» Comment ces paroles ne prescrivent-elles pas l'abolition mutuelle ? Il est clair que vous ne tuerez pas l'innocent, mais que vous punirez de mort celui qui mérite la mort et celui qui a transgressé les lois de nos pères et s'est mis à adorer des idoles au lieu de vénérer le Créateur. Je pense qu'il est préférable de laisser de côté les commandements «Tu ne commettras point d'adultère» et «Prends pour femme une prostituée et des enfants de prostitution», car il y a là quelque chose de plus profond que ce qui est recherché [ici], outre le fait que, là encore, les circonstances rendent la contradiction apparente non contradictoire. Il est interdit d'insulter un prophète de Dieu, que ce soit physiquement, verbalement ou de quelque manière que ce soit. Les enfants qui s'amusaient à le railler et qui payèrent leur moquerie de mort en témoignent. Mais on trouve aussi quelqu'un qui subit le châtement le plus sévère pour ne pas avoir frappé le prophète au visage. Et ce qui est encore plus troublant, c'est que ceux qui osèrent l'insulter furent mis en pièces par une bête sauvage, et celui qui eut honte de les imiter fut mis en pièces par une autre. Ces deux exemples ne sont-ils pas contradictoires ? Absolument pas : il est formellement interdit d'agir ainsi, guidé par sa propre décision et son propre désir. Lorsque Dieu commande et que le jugement vient d'en haut, non seulement l'impossible n'a pas sa place, mais le désobéissance est sévèrement punie. Ainsi, ces deux exemples tirés des Écritures réfutent l'apparente opposition : l'un opposant culpabilité et innocence, l'autre le commandement divin et le désir humain. Bien d'autres choses, qui peuvent paraître contradictoires, se concilient par une juste distinction des circonstances : une chose s'applique tantôt au lieu, tantôt au temps, et parfois même à la personne. Les différences sont nombreuses dans le temps, mais bien plus encore dans les personnes : supérieur et subordonné, introducteur et introduit, interprète et interprété, élève et professeur, auxquels on peut ajouter le coupable et l'innocent. Et, là encore, la division générale de la personne réside dans son changement.

Mais lorsqu'on analyse cette question, certains, en réponse au problème soulevé, affirment que le Maître commun a élevé les disciples comme des enfants et, les initiant au détachement, ne leur a permis d'emporter rien de matériel ni de terrestre, rien qui puisse les retenir dans cette vie éphémère et pénible. Car souvent, et surtout chez les moins parfaits, le souci du nécessaire, du superflu et du superflu tend à éroder peu à peu le zèle et à nuire gravement à l'âme. C'est pourquoi, selon eux, le Sauveur a alors interdit à ceux qui venaient d'être instruits d'emporter quoi que ce soit de terrestre ou de corporel. Et plus tard, lorsqu'ils eurent mené le combat sans reproche et réussi l'épreuve nécessaire du mépris de la chair, et alors que les souffrances salvatrices approchaient, après lesquelles de nombreuses tentations étaient permises aux combattants, et une tempête insupportable de persécution et de chagrins les attendait, il leur permet, pour cette raison, de posséder des biens modestes qui préservent leur vie de la déchéance. Car lorsque la passion de la convoitise fut complètement éradiquée des mœurs et des comportements apostoliques, et que la persécution soufflait avec une force intolérable, il était nécessaire que la vie, menacée de toutes parts, apporte avec elle quelque consolation pour le chemin. Et aucun des commandements ne nuit en aucune façon à l'autre, comme si, après des victoires et des trophées, on retirait un guerrier des exploits militaires pour le laisser s'occuper de ce qui apporte la paix; ou comme si l'on formait un écolier uniquement aux études, tout en instruisant un jeune homme aux lois plus profondes et aux contemplations plus élevées : le troupeau est gouverné uniquement par les coutumes et les règlements, tandis que le pasteur n'est pas guidé par le même chemin de vie.

Mais certains réduisent ainsi le sens des paroles à une simple approbation. D'autres, cependant, approuvent tout autant d'autres propositions, mais affirment que lorsque les étudiants étaient encore parmi les initiés et se perfectionnaient, il leur était interdit de laisser leurs pensées vagabonder, mais qu'ils devaient consacrer tout leur esprit à l'apprentissage et à l'assimilation du savoir salvatrice, surtout en présence du Maître, qui pourvoit de Lui-même non seulement à ce que la nature ne peut résoudre, mais aussi aux mains qui offrent la nourriture sauvage à la multitude. Lorsqu'ils eurent surmonté les imperfections de leur formation et qu'ils approchaient de la perfection, alors qu'il s'apprêtait à les priver de Sa présence corporelle par une mort volontaire et salvatrice, et qu'il leur confiait la prédication et les élevait à la dignité de pasteurs et d'enseignants, Il leur ordonna d'emporter avec eux, sans entrave, les provisions nécessaires à leur vie. Ce principe, qui trouve son origine dès le commencement, a porté ses fruits par la sollicitude envers ceux qui étaient instruits. Dans leur cas, cela s'est concrétisé : ils apportèrent aux pieds des apôtres l'équivalent de maisons et de terres, et chacun reçut ce dont il avait besoin. Mais ils conseillent aussi d'y réfléchir attentivement. Le Créateur et Soutien de toutes choses, lorsqu'il a détourné ses disciples de tout attachement matériel et de toute acquisition, possédait un coffre et y a recueilli ceux qui y ont déposé leurs offrandes. Ainsi, par ce commandement, il ne les empêche pas seulement de posséder quoi que ce soit, mais les encourage à ne pas s'y attacher ni à en dépendre. Car lui-même possédait, bien qu'il ne possédât rien, car c'était pour le bien des nécessiteux, comme consolation pour les démunis, et comme une forme de prévention et de soulagement face au besoin. Par conséquent, de même qu'il n'est pas incohérent qu'il possédât un coffre alors qu'il leur était interdit de porter quoi que ce soit, il n'y a pas non plus de contradiction à ce qu'ils aient auparavant affronté la tâche ardue et difficile de la pauvreté, puis, par l'acquisition proportionnée du nécessaire, se soient affranchis de nombreux travaux et aient trouvé du réconfort dans leur extrême détresse. Mais en outre, ou plutôt avant cela, lorsque vous voyez comment la richesse est devenue la récompense de la non-convoitise, alors, après les avoir comparés, vous comprendrez plus clairement que le commandement de ne pas posséder et celui qui permet de posséder ne se contredisent pas, ni ne s'opposent entre eux, si l'un est lié à la passion, et votre possession sera exempte de passion. Car comment une volonté sans convoitise et d'une non-convoitise sans égale pourrait-elle engendrer une possession bien plus grande et plus merveilleuse, et porter des fruits en abondance, si la possession juste et le sens de la non-convoitise étaient en conflit l'un avec l'autre ? Et quel est le témoignage, quelle est la présentation de la cause ? Le Sauveur et Maître même de notre race, qui a promis à ceux qui abandonnent tout pour lui qu'ils recevraient le centuple, et qui n'a pas limité la récompense à cela, mais l'a même exaltée et élevée à quelque chose de plus grand, d'indicible : car il ajoute à leur héritage le royaume des cieux. Ainsi parlent ceux qui, après le premier, démontrent que les paroles sacrées concordent entre elles. Et il est clair que les deux camps trouvent un moyen de résoudre la perplexité par une circonstance liée à la personne. D'autres opinions, outre celles que nous avons exposées, comme elles, partent des mêmes choses, mais n'arrivent pas aux mêmes conclusions que les précédentes, ni à des

conclusions identiques. Elles aussi résolvent la question par la différence de personnes, mais elles disent que le premier commandement, qui

Le premier commandement, qui institue la loi de pauvreté, s'adressait véritablement aux disciples et ne s'applique qu'à eux et à ceux dont l'amour de la sagesse demeure intense et inébranlable tout au long de leur vie. Le second, en revanche, ne contrevient en rien à la loi de pauvreté donnée aux ascètes, mais substitue simplement la personne des disciples et l'applique à d'autres. Toutefois, ces deux opinions ne partagent qu'un point commun, et l'une diverge ensuite de l'autre. L'opinion qui suppose une personne civile et mondaine ne tolère rien de tel, car il est difficile et inconfortable de la guider vers le plus haut amour de la sagesse, mais affirme qu'une condition modérée est accordée à ces personnes et les exempte de la législation qui prescrit l'ascétisme aux disciples.

La même opinion, qui introduit les Juifs à la place des disciples, détermine que les paroles du second commandement constituent une prophétie contre tout un peuple, prophétie qui s'est effectivement accomplie lorsque Vespasien et Titus ont assiégé Jérusalem. S'en étant emparés conformément au droit de la guerre, ils ont fait du peuple juif les victimes de l'épée. C'est alors que ceux qui possédaient des provisions et autres objets légers quittèrent leur capitale pour se réfugier dans des villes hors de Judée, emportant leurs biens. Ceux qui étaient accablés par les richesses ou retenus pour d'autres raisons furent contraints de rester en ville et forcés d'acheter des épées, des sabres et autres équipements militaires, car la guerre obligeait les gens à agir même contre leur gré. Et c'est précisément ce que le souverain avait prédit : «Maintenant, que celui qui a une bourse la prenne, et de même une faux; et celui qui n'en a pas, qu'il vende ses vêtements et achète une épée.» Cela avait également été prédit par les prophètes de l'Antiquité, lorsque Dieu proclama : «Forgez vos socs en épées et vos serpes en lances.» Ainsi, disent-ils, «n'ayant ni ceinture, ni sandales, ni bourse» ne contredit en rien les paroles «que celui qui a une bourse la prenne, et de même une bourse; et que celui qui n'en a pas vende son vêtement et achète une épée».

Mais ceux qui résolvent la difficulté de cette manière risquent de se heurter aux paroles mêmes du Maître : «Quand je vous ai envoyés», dit-il, «maintenant je vous parle,» non pas à d'autres, mais à vous-mêmes, que j'ai envoyés prêcher : il n'y a donc plus lieu d'accepter un changement de personne.» De plus, quel lien de causalité et quelle suite logique établit-on entre «que celui qui a une bourse prenne aussi une bourse» et le commandement de la pauvreté ? Comment quelqu'un qui n'a rien pourrait-il avoir une bourse ? Et quelle prophétie du châtement des Juifs est sous-entendue par le fait qu'une bourse soit prise en plus d'une autre ? Mais un tel examen, fondé sur un jugement impartial des pensées, peut constituer un obstacle pour certains esprits, même au regard des explications précédemment données, et empêcher la résolution d'être sans ambiguïté. Comment, en effet, celui qui a interdit à ses disciples de posséder des biens peut-il ensuite le permettre ? [Le texte semble incomplet.] Comment concilier les paroles : «Maintenant, que celui qui a une bourse, qu'il la prenne, et de même un sac»; et «Et celui qui n'en a pas, qu'il vende son vêtement et achète une épée» [Le texte semble incomplet ?] avec ces commandements ? Car si l'on admet cela, il n'est nullement évident que ceux qui ont reçu le premier commandement l'aient conservé (sinon, la bourse n'aurait aucune origine), et le second n'introduit pas la permission de posséder, mais plutôt un reproche pour le manquement au premier. Il convient toutefois d'exalter et d'admirer ces saints hommes pour leur première approche et leur pensée pieuse, car ceux qui les ont suivis y ont trouvé le commencement de l'abondance, ayant reçu les germes et les prémices de résolutions plus précises. Ce qui les rapproche de nos pères et nous rend redevables de leurs accomplissements, c'est que, grâce à leurs efforts soutenus et à leur ardeur au travail, nous pouvons constater comment la majeure partie des saintes Écritures a été élaborée, ne laissant place ni à l'ignorance ni au doute.

Certains, peut-être guidés par l'Esprit afin d'éviter les faiblesses mentionnées, diront que lorsqu'ils évoquent des passages des Saintes Écritures qui semblent contradictoires, cela est dû, à juste titre, à l'ignorance ou à la malice de ceux qui abordent le sujet (car certains affirment la difficulté sans examiner les circonstances qui résolvent la contradiction, tandis que d'autres le font par malveillance). Cependant, en l'espèce, la situation de la personne n'étaye guère cette spéculation; c'est plutôt une étude approfondie des Saintes Écritures elles-mêmes qui dissipe l'ignorance qui obscurcit la pureté de la pensée. Examinons ensemble ces réflexions et suivons la démonstration. Premièrement, le Maître n'ordonne pas aux disciples de porter une bourse, mais autorise ceux qui en possèdent une à la porter également. Comment peut-on alors considérer comme incompatible et contradictoire de faire des disciples les gardiens de la loi de pauvreté, tout en permettant à ceux qui l'ont négligée d'enfreindre le commandement relatif à des questions similaires ? Car une règle stricte nuit à la faiblesse de la volonté, et Celui qui a déjà réprimandé la

négligence modère la providence du législateur pour l'avenir. Ainsi, comme nous l'avons dit, ceux qui ont une bourse sont autorisés à en porter une, ou, si vous préférez, un modèle de conduite future est préfiguré pour ceux qui n'ont pas observé le précédent : mais cela ne saurait en aucun cas être considéré comme une contradiction avec le commandement par lequel ceux qui ont atteint la perfection ont atteint la pauvreté.

Vous voyez comment la permission découle clairement de l'affirmation même, sans qu'aucun obstacle ne s'y oppose.

Le travailleur ou le rusé ? Que celui qui a une bourse la prenne, et de même son sac. 36 On distingue ici deux catégories, comme pour tout autre commandement : les uns accomplissent le commandement, les autres le transgressent. Ceux qui l'accomplissent se voient confier les tâches des plus élevées, tandis que les paresseux ne se voient attribuer aucune charge supplémentaire, et même la précédente leur est pardonnée, de peur qu'ils ne perdent tout par désespoir. Il ne laissa ses disciples rien – ils ne manquèrent de rien d'essentiel ni de petit : ils ne trouvèrent aucun prétexte ni raison de transgresser. Et ils témoignent eux-mêmes qu'il n'a rien laissé manquer à ceux qui gardaient la loi. Car il leur demanda : «Avez-vous manqué de quelque chose ?» Ils répondirent : «De rien.» Or, puisque le commandement fut donné avec le même honneur et la même dignité, tout le nécessaire était en abondance. Cependant, certains, bien qu'ils n'eussent pas le droit d'en porter, possédaient une bourse, tandis que d'autres observaient le commandement. Dieu, tout en réprimandant ceux qui négligeaient le commandement et en leur permettant de suivre leurs désirs sans les contraindre par la violence, et, si l'on peut dire, en préfigurant leur future conduite, dit : «Que celui qui a une bourse la prenne, ainsi qu'un sac.» 38 Car celui qui a transgressé par ses actes passés et en négligeant le commandement a annoncé d'avance la disposition qu'il aura à l'égard de telles choses à l'avenir. À ceux qui ont pleinement accepté le commandement, approuvant la fermeté de leur volonté, Dieu accorde également le succès suprême comme but ultime et les élève au sommet de la sagesse par ses enseignements. C'est pourquoi, dit-Il, répartissant son discours entre les deux : «Maintenant que Ma souffrance vient de commencer et que la guerre contre vous fait rage, et que les pensées de beaucoup seront dévoilées, ceux qui n'ont pas respecté la parole du commandement, qui n'est pas si difficile, acquerront non seulement la bourse, mais aussi le sac; mais ceux qui se sont efforcés de s'élever au-dessus du mépris du commandement mettront également fin à leurs luttes passées.» Et ceux qui sont tombés des hauteurs de l'amour de la sagesse, et donc de la pauvreté, seront accueillis avec soin et sollicitude pour de nombreuses choses, eux qui, en plus de la bourse, ne manqueront ni du sac ni de ce que les commodités de la vie requièrent, les inquiétant. Et à ceux qui ont persévéré dans le combat avec diligence et labeur, Il dit : «Puisque vous avez agi avec justesse et diligence, et que vous avez posé l'épreuve de la pauvreté comme fondement inébranlable pour les combats futurs, il vous appartient désormais d'être encore plus préparés et équipés qu'auparavant pour mourir pour Moi (car Moi aussi, je l'endure déjà pour le monde). Vous, ayant bien agi, vous avez déjà mis de côté toutes les choses de ce monde et vous ne traînez rien qui puisse vous distraire de l'arrivée joyeuse à la chose la plus importante, le sacrifice pour Moi. Il s'ensuivra assurément que vous aussi, vous vous dépouillerez volontairement jusqu'au dernier vêtement et échangerez votre vie contre la mort pour Moi.»

Car c'est peut-être précisément ce que signifient l'absence de bourse, la vente des vêtements et l'épée : comme si celui qui a achevé le chemin de la pauvreté ne regrettait même pas son dernier vêtement, mais le déposait, se précipitant avec empressement vers l'épée. C'est pourquoi il n'est pas dit «qu'il vende» ni «qu'il achète», mais «il vendra» et «il achètera» : ce qui, simultanément, ne constitue ni une loi ni un commandement, et prédit l'avenir. C'est comme s'Il disait : «Je ne l'ordonne pas, mais, sachant ce qui arrivera, je prédis que l'observance de ce commandement vous prédétermine cet accomplissement suprême : car elle vous convaincra de choisir volontairement la mort pour Moi, de vous libérer de tout souci terrestre, de ne vous attacher à rien de matériel, de tout réduire à Me plaire.» Et que le Verbe, qui prononce d'abord ce qui cause des difficultés, ne sous-entende rien d'autre par les «épées», mais en fait des symboles de sa propre souffrance et de celle de ses disciples, est clairement démontré par ce qui suit : lorsque les disciples répondirent qu'il y avait deux épées, il ne leur demanda rien de plus, par exemple de vendre leurs vêtements ou leur sac, s'ils en avaient un, même en y ajoutant leur bourse, et ne leur suggéra aucune autre signification, mais dit : «Cela suffit», au lieu de : «Le sens est limité par les symboles, et cela suffit à présenter le but.» Car les deux épées montrent tout ce qui est nécessaire et proclament ce que signifie le symbole : l'une est une parabole de la souffrance du Maître, et l'autre celle des véritables disciples du Verbe qui, ayant tout échangé par dévotion au Maître, se dépouillèrent jusqu'à leur dernière enveloppe et, nus de tout ce qui est terrestre (et pourquoi dis-je «terrestre» ? mais aussi de la nature elle-même), coururent

joyeusement à l'abattoir pour le Désiré, lorsque le temps appela aux ascètes. Mais telle est la spéculation, démontrant à présent la concordance des affirmations, non pas en s'appuyant sur des distinctions de personnes, puisque les expressions de l'Écriture Sainte ne le permettent pas, mais en révélant le sens symbolique des propos à partir des événements réels et de la progression cohérente du discours. Certes, il est possible de saisir la contradiction apparente non seulement par les méthodes susmentionnées, mais aussi par d'autres, bien plus nombreuses, dont l'analyse et la généralisation constituent un sujet à part entière et ne sont pas abordées ici. Toutefois, rien ne m'empêche d'en présenter quelques-unes, qui permettront à ceux qui les méditent d'éclaircir certaines de vos autres perplexités.

Si vous ne faites pas la distinction entre l'économie et l'ordre naturel, vous risquez de créer une fausse impression d'opposition. L'économie, au sens propre, est appelée l'incarnation terrible et inimaginable du Verbe; et, dans un autre sens, l'assouplissement ou la suspension temporaire de lois plus strictes, ou l'introduction de lois plus clémentes, lorsque le législateur adapte la prescription à la faiblesse de ceux qui la reçoivent. De la première économie découlent diverses interprétations, bien que la seconde ne soit pas indissociable. Ici, le Sauveur aspirait à la mort et la demandait, mais il avait aussi le pouvoir de rendre son âme et de la recevoir de nouveau. Or, voyez, si quelqu'un n'attribue pas l'une à l'économie et l'autre au pouvoir divin, il s'engagera dans une contradiction. Or, le nom «économie», comme on l'a dit, dérive de ce qui signifie l'incarnation, terme qui, à proprement parler, aurait été originellement appelé économie, compte tenu de la dignité et de la causalité de ce qui en découle, mais il ne s'y confond pas tout à fait. Car aujourd'hui, ce terme se divise lui aussi en deux : l'un s'applique à une signification plus élevée, l'autre à une signification moins élevée. Si quelqu'un souhaite accepter l'angoisse et le renoncement à la mort dans la mesure où Il est devenu homme, alors le mot «économie» sera plus approprié. Mais s'il comprend l'angoisse et la requête d'éviter la mort non comme une conséquence du fait qu'Il se soit fait homme (car de nombreux martyrs et ascètes éprouvaient aussi un désir volontaire et une joie face à la mort), mais que, dans ce cas précis, l'angoisse et la requête d'éviter la mort étaient destinées à confirmer l'incarnation et à la revêtir d'une marque destinée à réfuter ceux qui considéraient cette incarnation terrible et extraordinaire comme une illusion, alors le terme «économie», appliqué à l'inférieur, contribuera à résoudre la contradiction. Toutefois, la contradiction illusoire n'en est pas moins dissipée dans les deux cas.

Par ailleurs, le mot «économie» possède diverses significations, qui ont néanmoins la même origine. Cependant, même alors, la résolution de nombreuses autres perplexités, découlant de l'examen et de l'analyse du nom qui signifie réellement «économie», conduit à la clarté. Et c'est ainsi, comme par tout autre moyen, que s'expliqueront aussi ces affirmations : «Pourquoi cherchez-vous à me tuer, moi qui vous ai dit la vérité ?» et «Moi et le Père, nous sommes un.» Car ces déclarations semblent incompatibles aux yeux des insensés ou des frivoles. Mais la parole de vérité, infiniment sage, attribuant l'une à la nature immortelle et bienheureuse de la Divinité, et l'autre à l'appropriation de notre essence par le Verbe, dissipe tout doute. Nul ne se trompera non plus en expliquant, par le même raisonnement, la parole : «Mon Père est plus grand que moi.» Car cette lecture sacrée elle-même exige des auditeurs intelligents, et peut-être plus encore, la déclaration susmentionnée, qui proclame l'égalité avec le Père, doit être examinée et comparée à elle. Car si, selon d'autres approches patristiques, la contradiction apparente entre ces affirmations engendre l'accord (par exemple, que «plus» se réfère à la cause, tandis que «un» proclame l'égalité de nature), alors le sens de l'économie, assumant le «plus» par le biais du «un», préserve l'égalité du Père et du Fils de toute calomnie. Mais rien n'empêche les discours qui subissent la discordance qui leur est imposée de s'en affranchir de diverses manières : car même l'affirmation présente, «Mon Père est plus grand que moi», a été dissipée de sa perplexité par d'autres méthodes, influençant l'opinion des auditeurs, et nous avons trouvé, je crois, une bonne solution. De plus, les discours qui suscitent la perplexité démasquent ceux qui les attaquent comme calomniateurs, aussi bien par nécessité que par permission. Ainsi, le Maître, Créateur et Sauveur commun à [notre] race libère David, qui mangea les pains de proposition, du mépris des lois. Car, comme Celui qui a établi la loi et en connaît la nature et la force, et dont la vie était guidée par la loi, Il a jugé juste que les moqueurs et ceux dont l'arrogance conduit à la transgression soient, dans d'autres cas, punis plusieurs fois. Mais à ceux qui, tout en respectant et en honorant les lois, ont été contraints, par la nécessité et la faiblesse, de les transgresser, le Bien-Aimé des hommes, leur accordant le pardon pour leur faiblesse et les jugeant avec miséricorde, comme Il l'a fait pour David, pardonne la transgression de la loi, sans accuser ceux qui y ont été contraints d'un mépris insolent des lois, puisque la force naturelle ne correspondait pas à l'intention, et, acceptant cela comme une excuse, prononce un verdict d'acquiescement. Et bien d'autres malentendus sont éclaircis par la même approche.

Pourquoi énumérer d'autres circonstances ? La manière même de lire, en associant la prononciation des mots à leur sens, prévient toute confusion : et lorsqu'un mot n'exprime pas suffisamment sa signification, la clarté se perd dans l'obscurité. Le Sauveur dit aux disciples : «Je vous ai choisis» et «Ne vous ai-je pas choisis ?» Par conséquent, si quelqu'un prononçait les deux phrases de la même intonation, ou, à l'inverse, la première sur un ton interrogatif et la seconde sur un ton affirmatif (ce qui est caractéristique de la première), il rendrait obscures les choses claires, et celles qui sont irréprochables, répréhensibles. Car Celui qui a choisi, sachant ce qu'il avait choisi, et rappelant à ses disciples leur élection, de peur que leur fidélité de longue date ne sombre dans l'oubli et qu'ils ne soient plus obéissants à ses commandements, dit clairement : «Ne vous ai-je pas choisis ?», sans nier ni renoncer à ce qu'il a fait, mais en l'affirmant par une question. Car la Parole a coutume, en bien des cas, de transformer en questions les bienfaits les plus manifestes, de sorte qu'il est impossible à ceux qui l'ont reçue de nier le don.

La même règle s'applique aux paroles : «Même si je témoigne de moi-même, mon témoignage est vrai»; et : «Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est-il pas vrai ?» Même si la contradiction apparente est résolue par un autre raisonnement, personne ne reprochera, par souci de justice, à celui qui affirme : «Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est-il pas vrai ?» non pas par l'affirmative, mais par le questionnement, exposant et révélant ainsi comment la mentalité apostate et perverse des Juifs s'approfondit et se développe. Cependant, si quelqu'un, en lisant, profère des négations comme des affirmations, il se remplira véritablement de contradictions et de confusion, même si la parole merveilleuse de Dieu semble être au-dessus de toute malice et de toute résistance. Le témoignage souverain relève également de cette même considération : parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'y en a pas eu de plus grand que Jean-Baptiste; et puis : néanmoins, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. Car si l'on lit «le plus petit dans le royaume des cieux, est-il plus grand que lui ?» sous forme interrogative, il n'y a ni négation du témoignage précédent ni lieu pour le dénigrement, et l'explication des paroles proposées ne requiert pas d'intellectualisation supplémentaire. Mais ce point a été développé ailleurs.

On utilise aussi le même type d'affirmation : «Dors-tu encore ?» Car ce ne sont pas les paroles de celui qui affirme, mais celles de celui qui se reproche sa négligence sous forme de question, suivie de l'incontournable : «Lève-toi, partons d'ici.» Car il n'y a pas d'autre manière que cette suite de mots puisse plus facilement disculper des accusations de contradiction, à moins que «Dors-tu encore ?» ne présente un reproche interrogatif dans la lecture. Et il existe de nombreux autres exemples. Celui qui y est habitué pourrait oser calomnier, ourdissant un complot malveillant en confondant la raison et le dicton : «Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre», présentant ainsi une réponse apparemment contradictoire du Maître à celui qui l'a frappé : «Pourquoi me frappes-tu ?». Mais il est clair qu'une autre raison exige d'être immédiatement révélée. Car le Dieu de paix ordonne à quiconque subit une perte d'argent ou de biens, ou une atteinte à son intégrité physique, de ne pas résister, mais de laisser la vengeance au Juge de tous. Si quelqu'un étend la main contre l'injustice, non pour nuire de l'une des manières susmentionnées, mais en insultant la piété proclamée, alors il nous est commandé de ne pas tolérer l'insulte à la légère, de ne pas, sous prétexte de patience, ajouter l'impudence à l'impiété, et de ne pas, par notre silence, aider l'ennemi à profaner ce qui est sacré. Le divin Paul, en véritable disciple du Verbe, accomplit sagement ce commandement, tantôt en déjouant l'audace du magicien Élymas, qui complotait contre la prédication, en le privant de la vue et en le punissant; tantôt en menaçant le commandant de la crainte des Romains, de peur que, bien qu'il pût aisément être sauvé, il ne soit surpris à trahir le salut et à céder à l'ennemi de la piété ; tantôt en réduisant au silence, par de longues dénonciations, ceux qui calomniaient la foi.

Et la divine armée des martyrs victorieux, pour la même raison, répondit ouvertement aux tyrans, avec des langues et des yeux intrépides, proclamant la piété et dénonçant les blasphèmes de l'impiété. Car lorsqu'un tyran, dissimulant malicieusement le thème du martyr, éprouve le martyr par d'autres afflictions, comme par des épreuves préliminaires, il vaut mieux se taire et endurer humblement la vexation. Mais lorsqu'il abandonne toute prétention et se met à railler ouvertement la piété, il est courageux et agréable à Dieu, et à l'image de l'œuvre du souverain, de résister par la parole et de ne pas livrer en silence l'objet du service à la moquerie, mais de le présenter au-dessus de tout reproche et de toute calomnie, d'une part par la vérité, et d'autre part par la force spirituelle. S'attaquent-ils à l'argent ? Aux terres ? Ou bien lèvent-ils la main sur le corps ? Il convient d'endurer patiemment, de maîtriser l'inflammation de la colère par la magnanimité, et de modérer l'insatiabilité du préjudice par le mépris de l'avarice.

Lorsque l'ennemi de la piété persécute ses prédicateurs et ceux qui pratiquent la vertu, les traitant de criminels et d'impies, et les condamnant à la misère, ne subissons pas en silence les insultes, mais proclamons ouvertement, par nos pensées et nos paroles, que nous-mêmes, pieux, sommes victimes d'injustice, et que la sainteté de la prédication est bafouée. Car là, le silence est un exemple de vertu admirable, tandis qu'ici, il encourage l'impiété à devenir encore plus insolente envers la Parole.

Ananias et Saphira, qui subirent le châtement de l'Être suprême, et le commandement qui mesure le pardon pour ceux qui pèchent comme soixante-dix fois sept relèvent de la même distinction. Car, par ce commandement, Pierre lui-même et nous-mêmes apprenons à pardonner plusieurs fois nos péchés, et il ne nous est pas commandé d'ignorer les offenses faites à la Divinité. Pierre ne l'a pas négligé lorsqu'il a infligé le châtement final aux méchants, à ceux qui détournaient les offrandes et à ceux qui mentaient au saint Esprit. Oui, et le collègue du chef suprême, non moins vertueux que les autres disciples – je parle encore de l'apôtre Paul, le maître de l'univers – mais aussi cet homme divin, lorsqu'il dit : « Bénissez ceux qui vous persécutent; bénissez et ne maudissez pas »; et encore : « Alexandre le forgeron m'a fait beaucoup de mal. Que le Seigneur le récompense selon ses œuvres ! », la même approche permet de dépasser la contradiction apparente : car maudire en souhaitant que l'offenseur soit puni provient de l'insulte faite à la prédication et de la lutte contre elle, ce dont Alexandre s'est rendu coupable, et bénir ceux qui nous insultent est prescrit lorsqu'ils suscitent la persécution contre nous. Je sais que certains affirment que les paroles de Paul, inspirées par Dieu, concernant le forgeron n'étaient pas une malédiction, mais plutôt une prédiction des horreurs qui s'abattront sur lui dans les derniers temps, le Malin insufflant l'hostilité à la piété. Le prédicateur le prédit et le décrit dans son discours, tout en éloignant l'apostat d'une telle fureur et en consolant ses compagnons, car le malfaiteur sera certainement puni et ne pourra cacher ses actes à la Providence omnisciente. On comprend ainsi comment il encourage ceux qui, parmi la foule, trébuchent et leur redonne courage. Mais si je n'avais jamais vu d'indignation ni de reproche de la part des saints contre ceux qui empiètent sur l'enseignement, je n'aurais moi-même interprété la contradiction que comme une prédiction. Or, le magicien Élymas, fourbe et malhonnête, qualifié de fils du diable et d'ennemi de toute vérité, jusqu'à être affreusement privé de la vue et le mur blanchi à la chaux, qu'il ait ou non manifesté les signes du grand sacerdoce au martyr, et ce qui vient d'être dit, ainsi que ce qui a été mentionné et que l'on retrouve encore partout dans les saintes Écritures, tout cela me montre clairement que le refuge de la prédiction n'est ni généralement accessible ni sûr.

Cependant, nous ne nous intéressons pas ici à la précision de l'interprétation, mais simplement à des exemples de questions dont la résolution fait l'objet de cet exercice. Car je connais une autre explication de ce passage qui, sans proférer ni malédiction ni prédiction, n'attribue rien de grave ni d'injurieux à Alexandre. Il est dit que le Seigneur, source d'amour pour l'humanité et de salut, rétribuera les méchants, non pas en vengeance sa propre création ni en les punissant, mais en les détournant du mal et en les amenant à de meilleures actions. Quelle sorte de malédiction cela pourrait-il être, quelle sorte de prédiction annonçant des châtements ? Mais, comme pour la première interprétation, la suite me semble également contredite : car il ajoute : « Méfiez-vous de lui, car il s'est fortement opposé à nos paroles. » Or, cela contredit peut-être d'autres interprétations, mais rejoint plutôt celles de ceux qui voient dans ce passage une malédiction. Étienne, le premier des martyrs à se défendre contre ses meurtriers par des bénédictions plutôt que par des malédictions, et avant lui, le Maître commun, qui a apaisé le Père pour ceux qui l'ont crucifié, ne nous contrediraient en rien. Mais les paroles du Sauveur recèlent quelque chose de plus profond et de plus mystérieux que cette analyse : comment un martyr victorieux pourrait-il ne pas être d'accord avec nous ? Voyant les Juifs enflammés de rage contre lui, ivres de folie et se livrant corps et âme au meurtre, lui-même déjà au seuil du martyre, et le meurtre lui-même ne laissant place à aucune admonition ni à aucun reproche, d'abord parce que la situation était extrêmement tendue, ensuite parce que ni les reproches ni les admonitions ne pouvaient servir à rien à ces obsédés, le martyr fait ce qui lui reste : il s'empare du dernier recours pour les meurtriers et demande au Maître commun de ne pas leur imputer ce péché. Et qui est-il ? Celui qui, auparavant, leur avait adressé de longs enseignements et des exhortations, voyant qu'ils prêtaient encore moins attention à ses exhortations et étaient encore plus irrités par l'impiété, alors, et à juste titre, il s'abattit sur eux avec des discours accusateurs et cinglants, les présentant et les traitant d'incirconcis de cœur et d'obstinés, de meurtriers et de traîtres, portant la souillure de leurs ancêtres comme les descendants des meurtriers des prophètes. De sorte que non seulement il ne s'oppose en aucune façon à nous, mais il est rempli de bénéficiaire de la grâce, de la sagesse et de la puissance du saint Esprit, mais surtout allié et protecteur. Si le véritable disciple du Maître et le premier des martyrs nous ont démontré par ses actes qu'il

partageait cette même conviction, il est clair que le Christ couronné, par une prédication sincère et un amour véritable, jusqu'à l'effusion de sang, a présenté sans équivoque le Maître et le Christ couronné (je ne parlerai pas ici des paroles : «Votre père est le diable» et «une génération mauvaise et adultère», ni de bien d'autres choses dont le peuple juif est coupable) comme ayant agi et enseigné de la même manière. Pourtant, après avoir accompli tous les autres actes de providence et d'amour pour l'humanité, le Sauveur de notre race intercède par la prière et le pardon pour ceux qui ont causé sa mort sur la croix.

Mais ceci dépasse peut-être le cadre de notre propos. Par ailleurs, il est possible qu'à certains endroits, l'ambiguïté des noms puisse induire en erreur quant au sens des Écritures. Voici le constat : il n'existe aucun mal que le Seigneur n'ait créé, et, encore une fois, Il n'est la cause d'aucun mal. Comment concilier cela sans tenir compte de la dualité du mot, à savoir que, dans son sens propre, le mal renvoie aux péchés dont la Divinité est innocente, tandis qu'il désigne aussi les choses pénibles et indésirables, telles que la maladie, la pauvreté, les blessures, les sauterelles, les chenilles, les vers, les coléoptères, la grêle, etc., que, selon la croyance populaire, la Providence envoie aux coupables pour contenir leurs pulsions pécheresses et les purifier de toute souillure, sans nuire à l'humanité ni dégrader la création (puissent-ils ne jamais l'être !), mais plutôt en les éloignant des choses nuisibles et, par un traitement approprié à la maladie, en ramenant la volonté malade à la vertu ? Il en sera de même pour «il les laissa servir les armées célestes», «les livra à des passions honteuses» et «leur donna un esprit d'assoupissement, des yeux qui ne voient pas». Car ici aussi, l'ambiguïté du mot, si elle n'est pas clarifiée, en déforme le sens jusqu'à l'absurde (comment Dieu pourrait-il aveugler l'œil et l'âme ? Et comment leur Destructeur pourrait-il les livrer aux passions, à la méchanceté et à l'erreur ?). Mais lorsque les significations des mots sont clarifiées, le discours se libère de toute complexité. Car «livrer» signifie à la fois «remettre» et «renvoyer», ou «pousser» et «chasser»; mais aussi, et surtout dans l'usage de l'Écriture, «permettre», «céder», «laisser suivre ses aspirations», laisser le volontaire à l'arbitraire. Et si «livrer» est compris dans ce sens, rien d'absurde ne surgit. Par sa providence et son amour pour l'humanité, Dieu détourne les hommes des passions et des péchés. Mais lorsque ceux qui sont prisonniers d'un excès de perversité refusent la bienveillance et la grâce, et désobéissent à Celui qui les en détourne, Il permet aux désobéissants d'être emportés par le courant et les laisse abuser de leurs désirs. Ainsi, en réprimant davantage leurs impulsions, Il ne donnerait pas l'impression de détruire le libre arbitre, et la bienveillance et la providence ne seraient pas perverties en accusations par les insensés et les ingrats.

Nos textes sacrés emploient généralement des expressions comme «a donné», «a trahi», etc., dans ce sens, ce qui, de l'avis de tous, ne jette absolument aucun reproche sur l'amour et la justice de Dieu pour l'humanité. Ainsi, on dit qu'Il endurecissait de nouveau le cœur de Pharaon, non pas parce que, le trouvant soumis et obéissant à Ses commandements, Il l'aurait transformé en un homme dur, inflexible et désobéissant, mais parce que, le détournant de la désobéissance et d'une disposition inflexible, Celui qui ne détruit jamais le libre arbitre – ayant trouvé l'Égyptien totalement réfractaire à l'obéissance, mais entièrement livré à un désir contraire et hostile – le laissa suivre sa propre inclination, puisqu'il refusait d'obéir à une meilleure volonté. Mais il serait erroné d'interpréter ici le terme «endurcir» comme signifiant que Dieu l'aurait plutôt réprimandé, lui qui avait été cruel et sévère, par des signes, révélant sa désobéissance et marquant clairement l'inéluctabilité de sa volonté, qui n'était pas encore bien connue et reconnue de tous. Car, malgré la profusion de miracles, le triomphe de toutes les exhortations et persuasions, et pourtant l'échec à vaincre la volonté de Pharaon, son endurcissement de cœur n'apparaît-il pas sans égal et incurable ? Ainsi, «Dieu les livra à des passions honteuses» et «endurcit le cœur de Pharaon» évitent tous les artifices et les manœuvres de la calomnie.

Et pourquoi énumérer d'autres exemples d'homonymie, si le mot «qui», s'affranchissant des règles de distinction, sème une grande confusion chez ceux qui ne sont nullement tenus de les respecter ? Après tout, il signifie ce qui est en jeu, c'est-à-dire la question, mais exprime aussi la négation qui s'y oppose le plus fortement, à savoir «personne». Dans d'autres cas, il signifie l'incertitude, mais n'hésite pas à exprimer la surprise et la perplexité. Il renvoie aussi à la rareté et, là encore, proclame parfois le reproche, l'impuissance et la difficulté; et le fait qu'il s'agisse d'une définition supplémentaire (προσδιορισμός) est affirmé dans les œuvres des philosophes. Il n'ignore pas la faible valeur et autres choses de ce genre. Et les saintes Écritures regorgent d'exemples, et si l'on ne prend pas soin de bien distinguer et d'attribuer à chaque emploi de ce mot la place qui lui revient, il est inutile de mentionner le nombre d'erreurs dont on s'introduira. Cela ressort clairement des paroles mêmes présentées. Voici : Qui est ce roi ?

«Gloire ?» et «Qui êtes-vous donc ?» afin que nous puissions répondre à ceux qui nous ont envoyés et autres expressions similaires signifient une question et ne posent aucune difficulté.

Mais si quelqu'un, en raison de la similitude du mot et par la même manière d'expression, imposait une signification identique à [ces paroles] : «Car qui a connu la pensée du Seigneur ? Qui a été son conseiller ? Qui lui a donné le premier, pour qu'il rende ?»; et «Quel homme a vécu sans voir la mort ?», alors il s'écarterait grandement de la vérité. Car de telles choses, ayant une signification négative, n'acceptent pas l'ordre d'une question : car personne n'a connu la pensée du Seigneur ni n'a été son conseiller, mais il n'y a pas non plus une telle personne qui ait vécu sans voir la mort. De plus, cela ne convient ni à l'un ni à l'autre, bien que la prononciation soit la même : «Il y avait un certain homme (τις) au pays d'Aussiditis»; et «Un certain homme descendit de Jérusalem à Jéricho». Car ici, le mot signifie l'incertitude, laissant de côté le reste. De même, «Il y a ici des gens qui ne mourront pas avant d'avoir vu le royaume de Dieu» est utilisé comme définition supplémentaire (προσδιορισμός) : car il suffit de citer un seul exemple pour montrer que l'emploi de ce mot ne concorde avec aucun des précédents.

Quel point commun, alors, avec ce qui précède, même si la prononciation du mot reste inchangée, ont les paroles suivantes : «Qui t'a dit que tu étais nu ?»; «Qui t'a établi chef et juge sur nous ?»; «Qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui ?»; «Qui a tué Abimélec, fils de Jerubbaal ?»; et «Qui est cet homme qui me cache ses conseils ?» ? Car celles-ci expriment l'indignation et le reproche, mais ne ressemblent en rien à ce qui a été mentionné précédemment. Si quelqu'un soumettait cela à la loi de l'interrogation (sans parler du reste), il accuserait la Divinité d'ignorance, affirmant que Celui qui a donné l'occasion d'agir ne condamne pas les actes par une telle expression, mais désire les connaître par ignorance. Et «Qui suis-je, ô Éternel, ô Éternel, et qu'est-ce que la maison de mon père ?» révèle une différence aussi nette que le mot lui-même demeure inchangé : car il exprime la reconnaissance de sa propre insignifiance et le désir de remercier Dieu, mais ne conduit nullement à une question (loin de là !), au reproche, à l'indignation, ni à quoi que ce soit d'autre.

Cependant, la rareté, voire l'absence totale de rareté, est exprimée dans [les paroles] : Qui est sage, qui gardera ces choses ?; et : Qui a cru à notre message, et à qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé ? Car, sinon tous, du moins certains ont cru et ont eu la grâce de contempler la puissance protectrice, souveraine et omnipotente de Dieu, manifestée par sa bienveillance et sa providence envers eux et envers le monde entier, et d'être éclairés par le reflet de cette lumière. Ainsi, celui qui dit : «Qui est celui-ci qui vient d'Édom ?» et : «Qui donc est celui-ci, à qui même le vent et la mer obéissent ?» ne suscite-t-il pas l'étonnement et l'admiration ? Et aucun des usages mentionnés précédemment n'a le pouvoir de le manifester. À cela, on peut ajouter : «Qui me donnera de l'eau à la tête ?» et : «Qui me fera vivre selon les mois d'autrefois ?» et : «Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?» Car ce qui a été dit désigne un refuge du désir face au désespoir, mais ne correspond à rien de ce qui a été dit précédemment, puisqu'il s'agit d'une demande de délivrance des circonstances, et non d'une question, d'une précision supplémentaire, d'une incertitude ou d'un reproche, ni d'une rareté, ni de gratitude ou d'insignifiance, ni de surprise ou de perplexité.

Et vous considérez ceci : «Qui tromperait Achab ?»; et «Qui enverrai-je ? Qui ira vers le peuple ?» donnent l'impression qu'on pourrait les attribuer à l'une des significations précédemment distinguées, mais en réalité il n'en est rien; elles expriment plutôt le sens d'un appel ou l'image de quelqu'un d'autre. Et [la parole] : «Quelle force ai-je pour souffrir ? Quel est le temps de souffrir mon âme ?» n'exige-t-elle pas une autre signification, qui ne heurte pas son propre désir ? Pour celui qui, épuisé par les malheurs, souhaite présenter la brièveté, l'impuissance et la fragilité de la vie et de la force, il dévoile dans ces mots à la fois cela et l'esprit qui s'en plaint et désespère. Mais même «Qui sait où je peux Le trouver ?» et «Qui sait s'Il n'aura pas pitié ?», prononcées dans la difficulté, si elles sont perçues de cette manière, n'obscurciront en rien le sens ni ne plongeront l'auditeur dans le doute; et si ce n'est pas dans ce sens, alors la compréhension juste, destinée à éclaircir, dissipera sa perplexité. Et quiconque le désire, en relisant les saintes Écritures, trouvera en abondance non seulement ces distinctions, mais aussi bien d'autres, souvent négligées, concernant cette parole : distinctions qu'il lui est aisé de rassembler et de révéler à autrui. Mais il ne s'agit pas seulement d'un mot, et qui plus est court, qui, se référant à de nombreux sujets, obscurcit et brouille le sens de ce qui a été dit correctement s'il est mal compris; il s'agit aussi d'une modification, d'un ajout ou d'une suppression de lettre, même si cela est facile à corriger, mais qui produit généralement quelque chose d'absurde. Et, sans parler du reste, si quelqu'un écrit et comprend le verbe εκτησε avec une voyelle brève au lieu d'une longue dans les mots : «Le Seigneur m'a eu au commencement de son chemin», alors il peut se ranger à l'avis d'Arius et s'en prendre à la divinité du Fils.

Le blasphème contenu ici est plus facile à réfuter et à dénoncer de bien des manières, mais non moins parce que celui qui montre et révèle que le mot εκτησεν se prononce «ita» et non

«iota» réduira au silence honteux l'audace volubile de la pensée hérétique. Car un mot prononcé longuement ne diminue en rien la nature, ni ne la réduit à quelque chose de moindre, ni ne réduit l'essence incréée à un être créé (puisse-t-il en être autrement !), mais décrit plutôt la proximité, l'acceptation et la communion du Père et du Fils, qui sont de même nature. Car le Père, qui est toujours présent auprès du Fils engendré et n'agit jamais indépendamment de sa volonté et de son désir, que ce soit dans la création ou dans la providence, produit clairement toutes choses et dispense la providence par l'assimilation et l'acceptation des conseils du Fils. Car chez ceux qui possèdent une dignité, une nature et une puissance immuables et communes, il est clair que la création et la production sont indissociables et ne tolèrent aucune divergence de volonté. Ceci est également attesté par l'expression proposée : elle enseigne que dans la création de l'univers, le renouveau et le salut de notre espèce, qui a péché et s'est égarée, la création et la providence sont communes au Père et au Fils. En effet, le fait de faire surgir toutes choses du néant et de restaurer et ramener à la meilleure nature de notre être, qui s'est égarée, relève clairement de la création et de la providence du Père, du Fils et du saint Esprit. Mais l'orthographe, par allongement ou abréviation, pour illustrer, dissipe ainsi la perplexité. De même, le mot «ἐγέννησεν» (engendrer), ayant perdu un «ni» par malice ou ignorance, introduit l'existence des créatures, et ayant recouvré ce qui avait été enlevé, nous oriente vers une nature unique et une consubstantialité. Et bien d'autres choses encore, selon la science extérieure, se trouvent dans nos oracles sacrés, qui se rapportent au même raisonnement.

Mais non seulement l'ajout ou la suppression d'une seule lettre entraîne la destruction et l'altération de nombreuses choses, mais l'emploi inapproprié d'un accent à la place d'un autre indique un mot différent, alors même que l'Écriture demeure inchangée, et, en amenant l'esprit à une signification totalement étrangère, donne lieu soit à une opinion impie, soit aux absurdités les plus ridicules. Mais que dire des lettres, quand le moindre signe de ponctuation, lorsqu'il est déformé, négligé ou déplacé, a engendré toutes sortes de grandes hérésies, et a longtemps ravagé l'esprit des insensés, et contraint les pieux à de longs efforts pour dénoncer les enseignements impies. Par exemple, pour laisser de côté le reste, l'homme exalté et maître de l'univers, le grand apôtre, dans l'un de ses écrits (cette épître était adressée aux Corinthiens), dit ceci : «Le dieu de ce siècle a aveuglé l'esprit de ceux dont l'esprit ne devait pas être éclairé par la lumière de l'Évangile de la gloire du Christ.» Mais après avoir dit cela, il guide secrètement ceux qui sont initiés à sa sagesse vers un certain esprit merveilleux, digne d'échos célestes; Mais les disciples impies de Mani et de Marcion, s'emparant de cette expression et la détournant à leurs propres fins, refusèrent alors de laisser une virgule entre «dieu» et «de ce siècle», et atteignirent un tel excès d'impiété qu'ils tombèrent eux-mêmes dans l'impiété la plus extrême, attribuant aux oracles sacrés la culpabilité de lutter contre Dieu. Ils considéraient un Dieu comme l'initiateur de la création de l'invisible et de l'intelligible, tandis qu'ils proclamaient un autre comme le créateur du siècle présent et de tout ce qui est de même ordre. Or, on peut démontrer à bien d'autres égards la vilenie de cette calomnie, mais elle n'en est pas moins flagrante du fait qu'elle n'ait pas laissé la virgule à sa place. Car même le siècle présent désigne parfois l'intervalle de temps lui-même, et parfois les actes inconvenants qui ont coutume de se produire dans cette vie. Ainsi, si quelqu'un cédait à leur intention malveillante concernant la virgule, il n'en exposerait pas moins leur opinion comme réfutable : car le Malin, semeur et instigateur du mal, même s'il était appelé leur seigneur, créateur et dieu, adaptant ces termes à l'idée de ceux qui servent sa perversité, n'en tirerait aucun avantage dans son intention apostate et malveillante, car même les idoles païennes, bien que n'étant pas ce qu'on les appelait, étaient néanmoins appelées dieux. Car il ne peut en aucun cas être appelé ou considéré comme le dieu d'une créature ou de choses ayant une existence stable et connaissable, mais comme le dieu des passions illicites et du péché, dans lesquels il se délecte et se complaît, et qu'il s'efforce constamment d'entraîner par la tromperie, et tant qu'il agit ainsi, nul ne le libérera de cette domination et de cette autorité destructrices et misérables. Mais je sais que la parole sacrée de Paul non seulement échappe à l'opinion apostate par de telles spéculations, mais aussi que, si l'on met de côté la discussion sur la virgule, l'insolence de quelqu'un n'en est que plus flagrante. Car, de même que notre vrai Dieu et créateur de toutes choses peut être appelé le Dieu du ciel et de la terre, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de la consolation et le Dieu de la paix, et qu'il ne s'ensuit pas qu'il ne soit pas le Dieu de ce qui est de même rang et de même ordre, mais plutôt que, de ces choses dont il est appelé le Dieu, il s'ensuit qu'il existe un Dieu des autres, de même, celui qui est appelé en partie le Dieu de ce siècle est aussi compris comme...

Il est enseigné qu'il est le Dieu de toutes choses, tant dans le monde intelligible que dans le monde sensible.

De plus, si l'on comprend cette expression au sens figuré, elle échappe aisément à toutes les objections des calomnieux : car Dieu aveugle l'esprit des incrédules de ce siècle, c'est-à-dire qu'il les juge indignes de la contemplation des choses pures, par lesquelles ils pourraient être éclairés par la lumière de l'Évangile. Car les incrédules de ce siècle sont laissés à la fois à la rébellion et à la dévotion envers leur maître et créateur, mais dans l'avenir, lorsque tout genou du ciel, de la terre et des enfers fléchira devant lui, et que toute langue confessera son nom, aucune obscurité ni aucun brouillard d'apostasie, de discorde ou d'ignorance n'obscurcira leur compréhension de sa seigneurie et de sa souveraineté sur toute chose. Mais ce dont nous avons parlé, la question de la virgule, non seulement dans les paroles inspirées de Paul, dont une interprétation erronée peut induire en erreur, et dont une compréhension correcte réfute les ruses de la tromperie, mais aussi dans les déclarations mêmes du Maître et Seigneur, où elle exerce une influence non négligeable dans un sens ou dans l'autre. Car les partisans de l'apostasie, refusant de reconnaître que cette œuvre magnifique et merveilleuse de la création du Maître – je parle de ce monde visible et splendide – est l'œuvre du Créateur, mais cherchant à l'attribuer à une autre origine absurde, n'acceptent pas que les mots «Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait» se terminent par un point. En ajoutant à ce qui précède «en lui», ils permettent alors à la phrase de se terminer par un point. Pourquoi ? Afin que, en prétendant que seul ce qui est en lui a été fait par lui, quelles que soient leurs vaines conceptions, ils puissent le déposséder de l'origine et de la création de tout ce qui a été créé. Voyez-vous comment même ce qui se trouve le moins souvent, s'il n'est pas soumis à un examen attentif, devient pour les méchants un prétexte et un refuge pour des pensées aussi absurdes et perverses ?

Je sais bien que cette affirmation, prononcée par le Maître lui-même, a également fait l'objet d'autres attaques pour la même raison. Car la parole de vérité, commune et pure, comme il a déjà été dit, met un point après «Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait»; mais on le place avant «ce qui a commencé», et, à partir de l'autre commencement, on déclare «ce qui a commencé à être en lui, c'est la vie»; on n'indique aucune signification nécessaire, mais on ouvre la voie à ceux qui veulent se moquer des beautés mystérieuses et terribles de nos Saintes Écritures. Car pourquoi, alors qu'on pourrait se contenter de ce qui est connu et magnifiquement interprété, mépriser cela et chercher à se parer de quelque chose qui n'a pas ces avantages, mais qui n'est que nouveauté ? Je ne juge pas tout le monde, mais seulement ceux dont l'état d'esprit me montre qu'ils disent la vérité. Et cette voie fut ouverte, si ma mémoire est bonne, par le très savant, mais non moins grandement erroné, Origène : et le spiritualiste adopte l'imitation, non par impiété (car, en transposant le point, il n'altéra pas pour autant la piété), mais du moins par innovation. Zélé pour la lecture à haute voix, le spiritualiste fit de cette lecture un instrument de son impiété. Car, ayant composé à partir de la séquence précédente «ce qui commençait à être en Lui», en brisant la phrase et en supprimant le point de l'intervalle suivant, il retourne insolemment et impie cela contre l'Esprit, par le mot «commençait à être» (γέγωνε), classant la nature incréée parmi ce qui est venu à l'existence et fait partie des créés, bien que la suite des mots ne permette pas une telle corruption, et qu'aucune autre raison ne l'ait poussé à l'impiété. Apollinaire, qui s'était lui aussi attelé à imiter Origène, ne devint pas un imitateur de sa pensée au même titre. Car cette dernière, bien qu'étrange, n'en demeure pas moins, sans pour autant conduire à d'autres absurdités, non dénuée d'une certaine élégance; mais lui, sans rien dire de digne d'éloges, transforma son zèle en verbiage insensé et en affirmations maladroites, et par ses propos, il incarne presque le proverbe du haricot et du sel¹²⁵. Et si Cyrille, inspiré par Dieu, appréciait cette position sur la question, alors, dans la mesure où il était loin de l'opinion des méchants, son interprétation de la parole se distingue de la leur. Mais je comprends bien que vous n'avez pas besoin d'être convaincu que, plutôt que de chercher ce qu'il ne faut pas faire et de comparer les paroles divines entre elles, il vaut mieux poser des questions par soif de connaissance, et plus encore de s'exercer à examiner et à spéculer sur les circonstances ou toute autre méthode d'interprétation similaire. Je ne serais pas sans espoir de vous demander d'être également un enseignant pour d'autres. Mais l'opposition imaginaire, comme si elle traversait les saintes Écritures, se divise non seulement selon les types mentionnés, mais aussi selon beaucoup d'autres que nous n'avons pas encore évoqués : et la pratique de ces types ne limite pas le bénéfice à eux seuls, mais confère une grande force et une grande puissance à la recherche de la vérité, au discernement et à d'autres choses semblables. Car même ce qui est déformé en un sens douteux et contradictoire par la transposition de mots, de verbes ou de noms, ou par leur omission, leur abréviation, ou leur emploi au sens figuré et métaphorique, et celui qui maîtrise les approches décrites ci-dessus, applicables ici aussi, peut en tirer profit.

La mesure de la précision permettra de distinguer aisément ce qui est confus et, çà et là, de confirmer ce qui est inversé pour aboutir à la reconnaissance de la vérité.

Voici, par exemple : n'est-il pas aisé de réfuter, à partir de là, ce qu'a produit la race des anthropomorphes ? Car celui qui a l'habitude de discerner les nuances en de telles choses et qui sait que la confusion engendre de grandes erreurs, reconnaît et distingue immédiatement qu'un mot est employé au sens figuré, et l'autre dans son sens propre. Mais les opinions hérétiques, ne tenant aucun compte de ce qui est dit de Dieu au sens métaphorique et figuré, ne voulant pas voir la différence entre le sens figuré et le sens littéral, ont inventé, de façon perverse et insensée, que l'essence simple, incompréhensible et informe de Dieu possède des mains et des pieds, des yeux, une odeur, et entend la parole, et que la Divinité a une forme semblable à la nôtre. Par conséquent, si un esprit hérétique ou querelleur s'empare d'une autre partie de l'Écriture sainte et tente de la conduire à l'impiété ou à la perplexité, alors, s'il s'attaque séparément à chacun des cas examinés, une réfutation inévitable s'ensuivra. Mais si ce récit se déroule indépendamment de ce qui a été omis, il n'est pas difficile de tirer un jugement similaire de ce qui a été dit et de soumettre l'imitateur aux mêmes révélations qui ont réfuté les précédentes. C'est précisément cela, entre autres, qui nous a contraints à ne pas exposer toutes les raisons séparément : car nous n'avons pas promis d'en dresser la liste, et il ressort de ce qui précède qu'il est aisé de saisir la spéculation et la distinction de ce qui a été omis, d'une part parce que d'autres points ne sont pas aussi évidents et sont préjudiciables à beaucoup, et d'autre part parce que ce que vous-même trouviez difficile auparavant a, conformément à la présente demande, reçu une explication suffisante et la résolution de la perplexité qui en découle. Toutefois, si quelqu'un devait juger cela trop superficiel — car on y trouve un grand refuge pour d'autres hérétiques et iconoclastes —, la voix sacrée, formulant souvent une affirmation générale, exige qu'elle soit comprise non pas au sens général, mais, orientant le récit vers un point précis et déjà abordé, révèle une assertion particulière. Ce passage signifie : «Tous ceux qui sont venus avant moi, aussi nombreux soient-ils, sont des voleurs et des brigands.» Car les disciples de Marcion et sa bande voisine interprètent cette affirmation comme un blasphème, assimilant Moïse et les autres prophètes de Dieu à une œuvre du Malin. Or, il est évident que ce passage ne les visait pas, mais ceux que le Seigneur avait révélés comme des imposteurs et des trompeurs peu avant sa venue. L'hypothèse selon laquelle cette parole du Maître s'adressait aux démons, bien que non liée à des pensées impies, et bien qu'elle présuppose qu'une affirmation générale n'exige pas toujours une compréhension générale, n'en demeure pas moins que sa complexité excessive et son lien indirect avec le sens de l'Évangile la placent au second plan par rapport à ce qui précède. De plus, ceux qui projettent l'audace déraisonnable et impie des combattants de Dieu sur une interprétation générale de cette parole considèrent les paroles du Seigneur comme un refuge pour leur propre impiété.

De même, l'affirmation : «Toutes choses ont été créées par Lui» est utilisée par les combattants de l'Esprit comme une arme d'erreur : car, sans exclure le Saint-Esprit de «toutes choses» en raison de cette généralisation, ils blasphèment en affirmant que Lui aussi «a été créé».

Et bien d'autres paroles sacrées s'expriment de manière plus générale, mais impliquent une signification plus spécifique. Par exemple, «vanité des vanités» — «tout est vanité» Car la vanité n'inclut ni la vertu, ni la sagesse, ni la piété. Et «tous se sont égarés et sont devenus également vains» car cela ne s'applique pas à ceux qui, à chaque génération, ont été couronnés par Dieu comme vainqueurs des passions, des démons et des tyrans. On pourrait en discuter bien davantage à loisir — mais je crois que ce qui a été présenté est suffisant : car nous avons exposé la folie de cette frénésie iconoclaste si malicieuse dans un discours séparé, ainsi que le reste de leurs ruses insensées et viles. Mais notre discussion a montré que nombre de ces perplexités nécessitent des éclaircissements préliminaires, et que vos questions ont déjà été abordées par d'anciens hommes saints et par nous-mêmes, guidés par leurs enseignements. Nous avons ainsi exposé la plupart des raisons qui expliquent généralement ces difficultés. Je ne prétends pas avoir trouvé la solution exacte partout, mais nul ne pourra nous reprocher d'avoir offert moins que ce qui était demandé devant le tribunal de la vérité, qui condamne les discours orgueilleux.